

# Trois mètres de façade

Par G.N.C.D. JJR 65



La vieille dame toute voûtée s'approcha sans un mot ni un sourire, et nous remit à chacun un menu sous une enveloppe plastique toute froissée à force d'être manipulée, de celles que l'on utilise pour protéger des documents administratifs, puis s'éloigna. Ledit menu était tapé à la machine mécanique, désormais antédiluvienne, avec des caractères légèrement distordus.

Assez gênés, nous nous regardâmes, ma femme et moi. Non, nous n'étions pas réellement surpris, car nous avions vu la salle à travers la vitre dont la face interne n'avait probablement pas été nettoyée depuis des lustres. Quatre tables, pas une de plus, deux de 4 places et deux de 2 places. L'une d'elles accueillait des papiers divers et des livres et servait visiblement de bureau à sa propriétaire. Une autre était occupée par un quatuor de jeunes visiblement désargentés car ils discutaient clairement des plats à choisir selon le coût pourtant étrangement bas. La dernière, sur laquelle était un sac de pâtes impériaux (*cha gio*), exhibait une pancarte « réservée »...



L'intérieur de la salle était gris, de ce gris que seules les vapeurs de la cuisine peuvent apporter au bout de nombreuses décennies. Un mélange de relents de nuoc-mam et d'odeur de sous-sol flottait dans l'air, tandis qu'une radio invisible diffusait Radio Bleue, la station destinée aux personnes âgées. Étrangement, au fond de la salle minuscule et dans un vrai capharnaüm se trouvaient une penderie montrant des manteaux et autres vêtements longs, des caisses de bière, des sacs de 20 kilos de brisure de riz, des produits de nettoyage.

Le restaurant, je devrais dire le boui-boui, dans lequel nous venions d'entrer m'a replongé instantanément dans les années 1960, quand j'arpentais le boulevard Saint Michel au Quartier Latin. En ce temps là existait une poignée de restaurants dits abusivement « chinois » mais en réalité vietnamiens. On y mangeait une cuisine infâme mais pas chère, ce qui rassurait nos poches bien démunies. Il n'y avait pas encore de produits asiatiques frais, et les épices exotiques disponibles étaient vendues séchées.

Nous étions entrés mûs par une curiosité excitée par le côté étonnant de la devanture : 3 mètres de large, vraiment pas plus, la largeur d'un long canapé. Dans la vitrine trônait, bien visible de l'extérieur, le menu,

visiblement là depuis des années, car le papier était jauni par le temps. Des entrées à 3 ou 4 euros et des plats à 5 euros . Mais, de quoi diable pourrait vivre le propriétaire ? L'aspect tristounet de la devanture, l'intérieur parfois non éclairé le soir quand nous passons dans cette rue deux à trois fois par mois, nous avaient réellement intrigué.

La vieille dame s'approcha pour les commandes. A son français énoncé clairement, je répondis en vietnamien. Un sourire éclaira le visage outragé par l'âge. « Ah, vous êtes un Vietnamien, mais alors pourquoi discutiez-vous en français ? ». Elle revint au français quand elle sut que ma femme était étrangère. Politesse d'un autre temps, me fit remarquer plus tard Natsuki, souvent embêtée par mes amis ne discutant qu'en vietnamien en face d'elle.

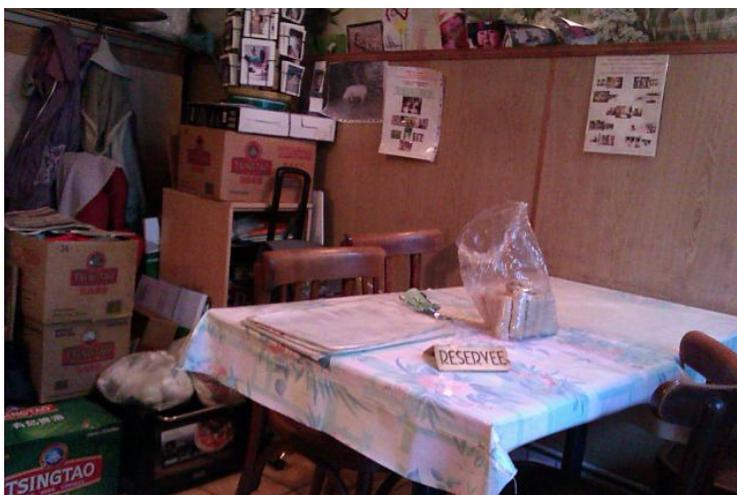
La salade aux crevettes de ma femme la plongea dans un désarroi visible : sur une assiette minuscule était de la simple laitue hachée agrémentée de quelques crevettes, avec comme herbes fines deux ou trois feuilles de menthe qui se battaient en duel. Elle arrosa copieusement de nuoc mam cette prétendue salade et l'avalait consciencieusement. De mon côté, la soupe aux raviolis (*hoanh thanh*) avait été visiblement mal faite : les raviolis n'étaient pas encore totalement dégelés et je dus laisser le temps au bouillon heureusement bien chaud de faire son oeuvre...Provenaient-ils en sachets de chez Thanh Binh Jeune, à quelques centaines de mètres ? Possiblement. Les autres plats étaient à l'avenant...

« Alors, êtes-vous satisfait de mon *thit kho* ? », d'une voix plus d'excuse qu'interrogative.

Trois quarts d'heure après, et à la sortie du restaurant qui était redevenu vide (les jeunes étaient déjà partis) , nous restâmes silencieux dans la rue de longues minutes, avant de rire, de ce rire typique qui cache la tristesse . « Au moins, nous avons fait une bonne action ». J'en convins.

Amis JJR et MC, si d'aventure vous vous promenez au Quartier Latin, dans la rue Galande (qui prolonge la rue Saint Séverin de l'autre côté de la rue Saint Jacques) ne faisant pas plus de 150 mètres de long, vous trouverez inmanquablement « Chez Mai », à la devanture bleu-clair.

De notre conversation avec la propriétaire-cuisinière, largement octogénaire et bien seule dans sa gargoite matin et soir , nous avons pu glaner quelques renseignements.



Elle était arrivée en France à la trentaine bien dépassée , trois ans après moi, donc en 1968. La dame, Mai de son prénom, a pu finalement acheter à vil prix et sur une très longue durée le boui-boui, qui ne lui coûte que « *des mensualités extrêmement basses* ». Ceci explique donc les prix ridicules ( le repas à 2, entrées/plats et une ½ bouteille de vin, nous avait coûté 26 euros). « *Vous comprenez, je ne peux guère bouger compte tenu de mon âge, je me contente de cette petite clientèle qui me permet de vivre doucement* », nous avait-elle dit. Le restaurant ferme donc tôt le soir dans ce quartier pourtant bien animé en toute saison, pour lui permettre de rentrer chez elle, seule, dans son petit logement ailleurs, avait-elle dit.

Par les hasards de la curiosité, devenue maintenant de la compassion rétroactive, j'avais poussé avec ma femme la porte d'un monde disparu, le « Paris vietnamien des années 1960 ». Je ne le regrette pas car ayant pu renouer avec une atmosphère disparue depuis belle lurette, mais je ne reviendrai plus jamais dans ce « restaurant ». Même pas à cause la cuisine, bien que sachant de plus comment elle est faite : sur une plaque de 2 feux à gaz, pour un restaurant ! , mais par la tristesse de voir une personne âgée issue du monde de mon enfance se retrouver à un âge canonique solitaire dans un boui-boui. A-t-elle encore la famille ici ou ailleurs ? A-t-elle vraiment vécu ? A-t-elle été aimée ? Une réponse partielle pourrait être la présence de nombreux tracts empilés sur la table-bureau et vantant les mérites d'une organisation humanitaire bouddhiste de France. Les distribue-t-elle ? Ou désire-t-elle glaner des « mérites » avant de franchir le Dernier Seuil, compte tenu de son âge ? Cette petite devanture bleue , combien de temps va-t-elle encore exister : un an, 3 ans ? Et si Mme Mai disparaissait maintenant, aurait-t-elle au moins quelqu'un se chargeant des obsèques ? Je ne peux ni ne veux le savoir.

Mais ma tristesse, elle, est là, car je comprends pourquoi ma femme m'a dit un jour qu'elle rentrerait définitivement dans son pays après ma mort. Elle ne s'y sentira simplement pas seule. Tout comme à l'inverse la solitude de Mme Mai m'a frappé ce soir là, durant notre 'bonne action', dans une petite rue du Quartier Latin.

**G.N.C.D.**

*N.B. : les 2 photos ont été prises discrètement au smartphone, pendant Mme Mai cuisinait.*